

CHRONIQUE LOCALE.

Nous avons fait lever un joli lièvre. La *Revue du Lyonnais*, en enfant terrible, avait confié à l'oreille du public que sa mère, sa bonne mère la ville de Lyon n'avait point d'armoiries; Fanfan Benoiton racontant que sa sœur a une fausse dent ou une fausse natte n'aurait pas produit un plus bel effet. Tous les journaux se sont emparés de la nouvelle, et aujourd'hui il est avéré que la seconde cité de l'Empire, la capitale du Midi, la ville libre des Gaulois, malgré ses quatre ou cinq mille ans d'antiquité, ses deux fleuves dont un coulait déjà il y a plus de douze millions d'années et l'autre depuis un peu moins longtemps, que Lyon, malgré, enfin, sa grandeur, sa puissance, son héroïsme et sa beauté, Lyon... comment l'avouer, Lyon, eh bien oui! Lyon, moins bien favorisé que Carpentras, Privas ou Valence, n'a rien à mettre sur son bouclier ou son drapeau.

C'était un secret à garder pour soi et le voilà répandu aux quatre coins de l'univers. Qu'en arrivera-t-il, bon Dieu! Si on n'en a pas qu'on en fasse! dira M. Prud'homme; et qu'on les fasse belles. Cela nous rappelle le mot charmant d'un écrivain bressan. — Nous ne comprenons pas pourquoi les sires de Gorrevod avaient des armoiries si simples (il voulait dire si pauvres), tandis que la ville de Pont-de-Vaux en avait de si riches (c'est-à-dire de si chargées). Comment donc les sires de Gorrevod ne prenaient-ils pas les armes de Pont-de-Vaux? — Sans doute de par la loi du plus fort. Mais le mot: *la propriété c'est le vol* n'avait pas encore été inventé et un écusson était, nous dirons même est encore une propriété, propriété sacrée, décoration d'honneur qui rappelle en quelques signes tout un glorieux passé, toute une histoire, et qu'on n'escamote pas à son voisin pas plus qu'on ne s'en fabrique à soi-même.

Il n'était pas mal naïf non plus l'architecte qui, sur la partie nord du pont Tilsitt, a fait graver, il y a deux ans à peine, un écusson de fantaisie destiné, dans sa pensée, à rappeler ou à représenter les armes de notre ville. Au lieu du fond de gueules admis depuis Plancus et même avant, le dessinateur a jugé à propos de tracer un fond d'azur du plus magistral effet. N'est-ce pas joli? Les armes de la seconde ville de l'Empire changées de fond en comble de par la volonté d'un artiste, *motu proprio*; non de par une loi, chose grave, mais de par la toute-puissance d'un praticien? Et en voilà pour longtemps de ce malheureux écusson, si bien vu par toutes les *Mouches* qui passent. Qui osera le gratter? Nous recommandons cette variante à M. Bonnet, avec prière de ne pas la copier.

— La question de deux nouvelles Facultés dans notre ville a naturellement agité les esprits. Pendant que Lyon agissait pour, Grenoble et Montpellier agissaient contre. Nos pétitions couvertes de signatures se heurtaient à des pétitions ennemies; les influences se mesurent et se menacent. Nous attendons avec confiance et bon espoir.

— Le vœu de M. Debombourg:

Mon Dieu, qui nous délivrera
Et d'Alise et d'Alésia!

n'a pas été exaucé. La question d'Alise revient plus brûlante. Déjà l'*Opinion nationale* du 27 mars 1865 avait donné un article de M. Alexis Bonneau sur Alésia en Savoie. Voici que, dans un de ses derniers numéros, le *Monde illustré* offre des vues des dernières découvertes. Ce champ de bataille célèbre, après avoir été en Bourgogne, en Franche-Comté et en Bugey, se trouve aujourd'hui sur les bords du Rhône, et les fouilles faites d'après les études de M. Fivel offrent un si haut intérêt que l'Empereur a fait arrêter, dit-on, l'impression du second volume de sa *Vie de César* pour faire examiner la question à ce nouveau point de vue. Deux savants ont été envoyés pour étudier Alise